

Dieu est français

Francine Bordeleau

Number 30, December 1987, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1987). Dieu est français. *Nuit blanche*, (30), 46–49.

par Francine
Bordeleau

DIEU EST FRANÇAIS

L'objet de la langue: se dire. Donc s'affirmer. Avec le Sommet francophone de Québec, la langue (française) reprenait sa dimension strictement politique. En marge (comme toujours), les événements culturels. Un nombre impressionnant de chefs d'État et autres officiels a défilé dans la capitale, mais aussi d'écrivains. Ceux pour qui la langue est à la fois un véhicule et un instrument de travail. Leur récent passage ici nous permet aujourd'hui de faire le point sur les multiples réalités de la francophonie.

Elles sont en effet multiples, les réalités de la francophonie. Nous sommes plusieurs centaines de millions de francophones dispersés sur les cinq continents. Au Québec, la langue constitue une arme de combat par laquelle nous résistons encore et toujours à l'envahisseur. Claude Hagège, dans *Le français et les siècles* (Odile Jacob, 1987), s'étonne d'ailleurs de cet îlot de francophonie qui a su demeurer aussi longtemps au cœur d'une Amérique anglophone. Pour l'Afrique, le lieu commun consiste à percevoir le français comme langue de colonisation; la réalité, plus subtile, nous force à voir que si colonisation il y a, celle-ci est largement acceptée, voire sereinement assumée. Restent les autres pays francophones d'Europe: Belgique, Suisse, ces petites enclaves en périphérie immédiate de l'Empire.

Les plaisirs de la carte postale

Périphérie: voilà bien le mot qui caractérise et réunit tous les autres francophones, ceux qui ne sont pas Français. Autres il faut le reconnaître, tout de même décomplexés. Nous, les périphériques, n'avons plus à nous convaincre de la beauté et de la grandeur de nos littératures et de nos régionalismes. Les «termes de l'échange», pour employer l'expression de l'ex-président sénégalais Senghor, se posent maintenant de façon pragmatique. Francis Bebey, musicien et écrivain camerounais et membre du Haut Conseil de la Francophonie, peut chanter en douala, sa langue maternelle; par contre, il écrira son roman en français: c'est évidemment le plus sûr moyen d'être immédiatement compris par le plus grand nombre, de s'attaquer à un marché étendu et d'éviter les problèmes de traduction. Le Belge Pierre Mertens ne revendique pas le flamand. Quant au joueur en littérature, à quelques héroïques exceptions près, seules les archives de la Bibliothèque Nationale témoignent qu'il a déjà existé.

On parle plutôt des rapports centre/périphérie (concept développé par l'Africain Samir Amin durant

«L'Afrique possède plusieurs modèles: la tradition orale et la littérature française (pour l'Afrique francophone), notamment. Les Occidentaux devraient faire l'effort de comprendre la littérature africaine, la vie en Afrique, l'Afrique actuelle. Les Occidentaux se réfèrent un peu trop à eux-mêmes.»

Francis Bebey

les années 60), de «la perception des différences selon les lieux que l'on occupe», dit la Québécoise Madeleine Ouellette-Michalska. Les lieux que l'on occupe sont géographiques mais aussi, surtout, des lieux de pouvoir. On perçoit l'autre, le différent, selon la distance à laquelle on se trouve. Très éloigné, l'autre bénéficie du privilège de l'exotisme; «il est perçu comme une métaphore ou comme une jouissance;



Francis Bebey et Kanyurhi T. Tchika

c'est le plaisir de la carte postale», dit encore madame Ouellette-Michalska.

Dans ce grand concept de la francophonie, concept étrange à force de se chercher un sens et une définition, le *très loin* typique s'appelle le Nègre. Quelle problématique fascinante, ici, que cette dualité de la tradition et du modernisme! Quel dépaysement culturel! Et n'y a-t-il pas danger, pour l'écrivain africain (comme pour le québécois) de miser sur cette condescendance éblouie du centre pour l'exotisme? La *crise*, le malaise de l'Africain francophone ne sont peut-être pas linguis-

tiques, ils ne procèdent peut-être pas à ce point de la langue étrangère imposée. Langue imposée? «Richesse imposée», répond Francis Bebey pour qui «le problème de se situer au confluent de deux langues et de deux cultures n'est qu'apparent».

De fait, le véritable *problème* de l'Africain réside peut-être dans l'exotisme. Le Malien Massa Makan Diabaté, griot (c'est-à-dire conteur héritier d'une tradition orale séculaire), en reflète bien les pièges et les enjeux. Comme tous les Africains cultivés, il a fait ses études en France. Très occidentalisé, donc, et les grandes métropoles africaines sont ainsi. Or Diabaté parle d'une Afrique qui n'existe déjà presque plus. Alors comment lire son *Assemblée des djinns*? Comme un lamento nostalgique sur des temps révolus ou la représentation d'une certaine culture africaine? Mais il faut bien, dites-vous, connaître ces sources?

Alors faites la comparaison avec le Québec. Quel intérêt nos amis européens trouvent-ils dans *Pélagie-la-Charrette* (qu'ils associent à la littérature québécoise — c'est plus simple)? Pour Pierre Mertens, écrivain et critique, les écrivains québécois les plus intéressants sont Aquin, Ducharme et Blais. Pas Yves Beauchemin qui joue un peu trop cette carte de l'exotisme.



Photo A.M. Guérineau

Diabaté avoue toutefois que «l'intellectuel africain se trouve dans une position inconfortable, parce qu'il est loin du centre. Et c'est toujours le centre qui donne le ton, de même que la ville a toujours donné le ton à la campagne. *Francophone* est un mot que je reçois mal».

Peut-il en être autrement, surtout lorsqu'on est écrivain? Pour Madeleine Ouellette-Michalska, le malaise réside dans ce fait inconcevable que «dans le monde francophone, la référence est toujours faite par rapport au noyau d'origine. Or il est idiot de comparer des



Photo A.M. Guérineau

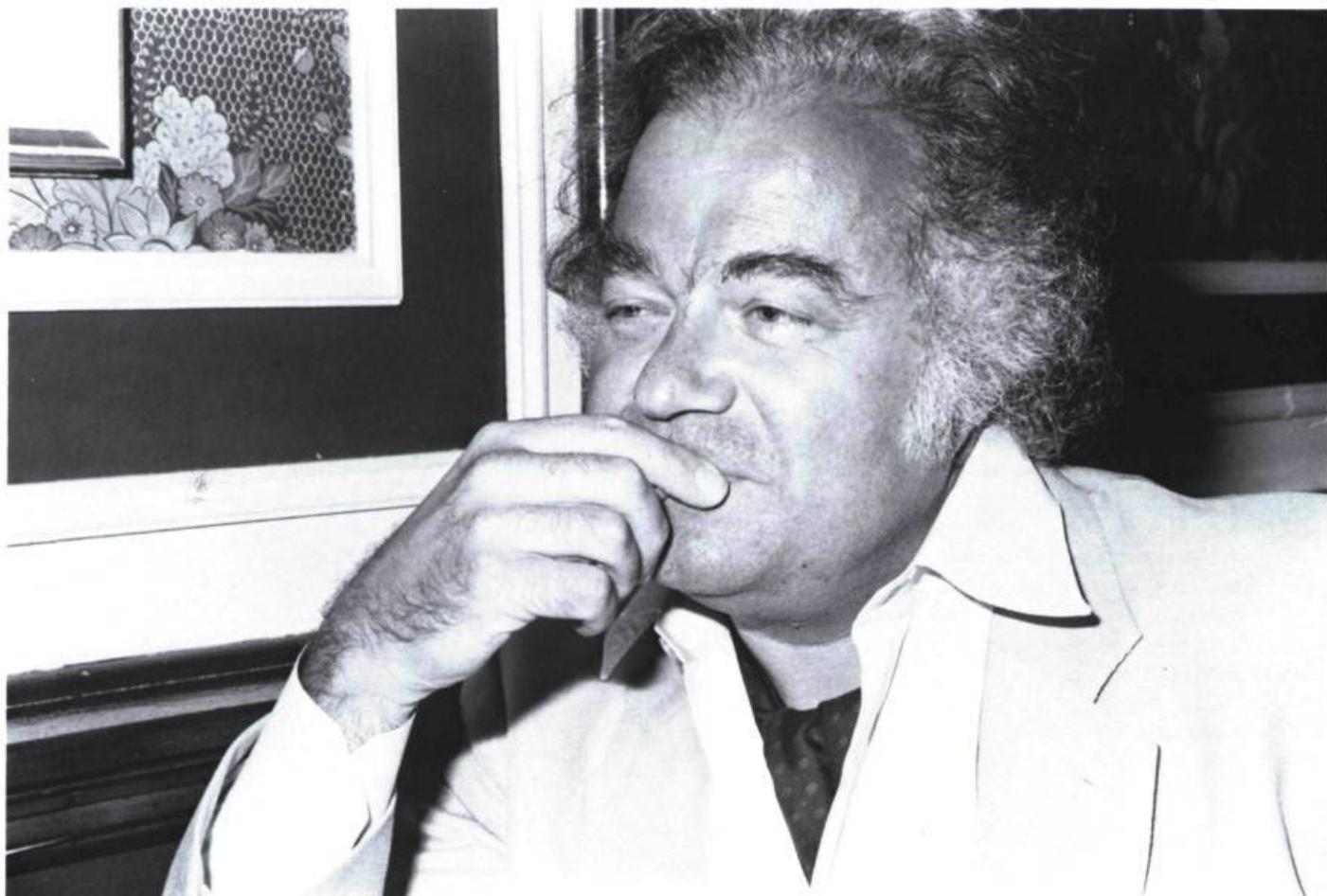
Massa Makan Diabaté

littératures qui ne sont pas de même âge et qui ne fonctionnent pas dans des conditions similaires».

La défaite de la pensée

Quoique... Si vous ne connaissez pas cet écrivain belge (donc périphérique) et, toutes littératures confondues, majeur qu'est Michel de Ghelderode (1898-1962), on ne vous pardonnera pas d'ignorer l'existence d'Henri Michaux, tout aussi Belge que le premier. Preuves que les périphéries produisent tout autant leurs *grands*. Aussi, croit Pierre Mertens, «on serait malvenu de vitupérer l'impérialisme et l'incuriosité de la France. Il y a un anti-parisianisme outrancier, un peu snob et mondain. Or Paris se montre quelquefois plus sainement curieuse d'autrui que New York, Madrid, Milan ou Berlin».

S'il existe, pour Mertens, un quelconque problème, il ne réside pas tant dans la langue que dans l'appauvrissement culturel. «Nous appelons aujourd'hui *livre* tout et n'importe quoi, c'est-à-dire aussi bien Sulitzer que Kafka.» Selon l'écrivain belge, nous avons ▶



Pierre Mertens

«Le combat pour la francophonie, ce n'est pas que je n'y croie pas. À la limite, la langue française est mon unique arme pour vivre: c'est ma dague, ma rapière, donc je ne la sous-estime pas. Je ne crois pas par contre en ces sommets où la vraie parole finit par s'enliser dans la rhétorique, dans des ritournelles un peu plaintives, un peu pleurnichardes, où nous échangeons le spectacle de nos blessures, où nous exhibons nos cicatrices. Très sincèrement, je ne crois plus en ces spectacles-là, je ne crois pas qu'ils soient très payants, je ne crois pas qu'ils puissent nous amener à une situation meilleure dans un proche avenir.»

Le combat pour la francophonie passe par un combat pour la culture. Le français sera d'autant plus menacé que les pays francophones ne conserveront pas un immense respect de leur culture. Quant au reste — Sommets et autres manifestations —, il s'agit de spectacles superflus.»

Pierre Mertens



Madeleine Ouellette-Michalska

«Il faut changer les rapports coutumiers du centre vers la périphérie, c'est la seule façon de changer la transmission du savoir et de sortir l'autre du ghetto de l'exotisme. L'universalité? Je n'y crois pas: c'est un concept qui fait le jeu d'un impérialisme culturel.»

Madeleine Ouellette-Michalska



Jean-Paul Biondi

«La francophonie comprend trois aspects: politique, économique et un troisième que l'on appelle coopération-développement. La francophonie ne doit pas oublier cet aspect de la coopération Nord-Sud. Il ne s'agit toutefois nullement d'un impérialisme qui serait à peine revu et corrigé. L'Afrique a besoin et demande des Français avec un nouvel esprit qui l'aideront à franchir cette difficile étape de l'après-colonisation.»

Jean-Paul Biondi (auteur de *Saint-Louis du Sénégal* et haut fonctionnaire de l'Agence de coopération culturelle et technique)

dépassé ce stade où il faut défendre les régionalismes linguistiques; ce qu'il faut défendre, c'est la culture, et la culture francophone. «À quoi bon promouvoir nos francophonies respectives si notre langue ne véhicule plus rien?», demande Mertens.

La langue doit véhiculer la culture. Or il est vrai que l'on constate aujourd'hui, dans le monde entier, une chute libre de la culture. L'intellectuel ne jouit plus ni du respect ni de la reconnaissance qui assureraient autrefois la pérennité de son travail. Le dernier essai d'Alain Finkielkraut, *La défaite de la pensée*, illustre parfaitement cette désolante réalité. «Le danger le plus pernicieux, c'est le langage technocratique, technologique, utilitaire que Reagan a si bien incarné dans sa personne et qui s'est répandu dans le monde entier. Il faut d'abord protester contre ça», s'indigne Pierre Mertens.

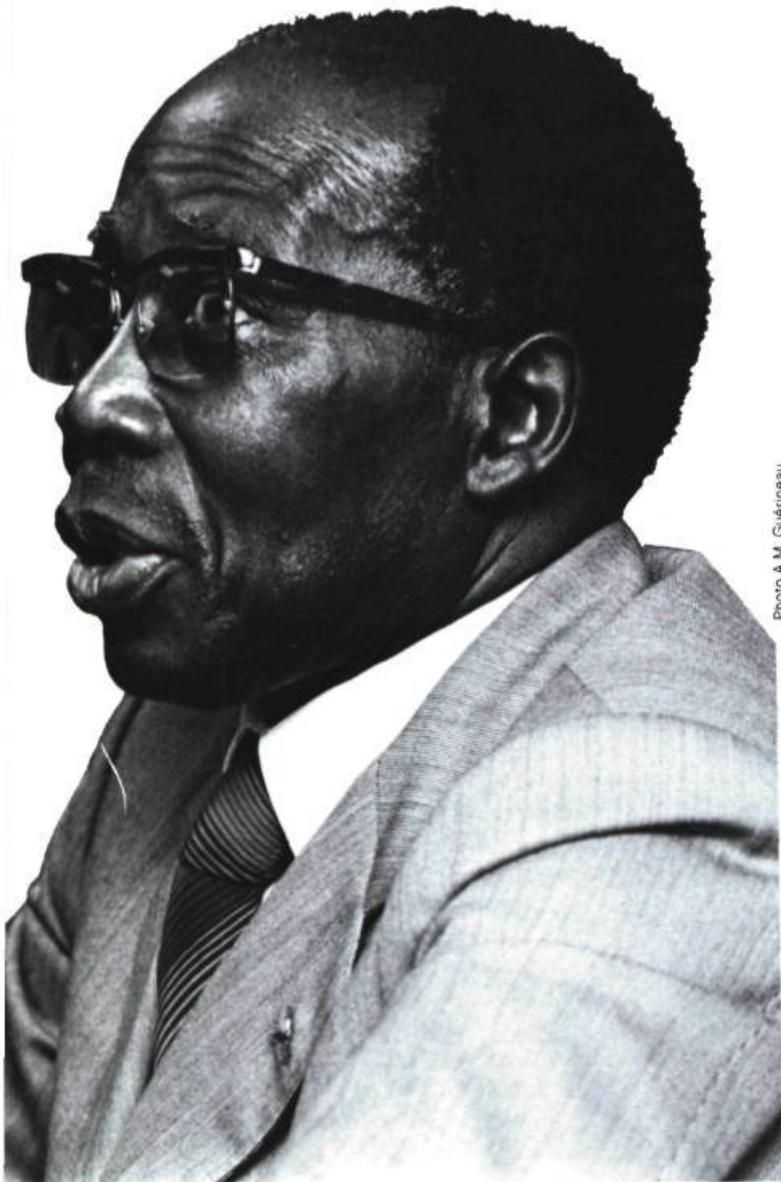


Photo A. M. Guérineau

Léopold Sédar Senghor

Un «nouvel humanisme»

Voilà donc la bannière que devrait maintenant emprunter la francophonie? Foin des différences de détail: francophones de tous les pays, même combat. Un combat empruntant les voies souveraines de la culture pour Mertens, un combat enté dans les auspices chantants de l'humanisme pour Senghor.

Le plus européen de tous les chefs d'État africains passés et futurs et co-fondateur, avec Aimé Cé-

saire, du concept de négritude, préfère la *francité* à la *francophonie*. «La francité est l'ensemble des valeurs de la civilisation française tout comme la négritude est l'ensemble des valeurs de la civilisation négro-africaine. Les peuples francophones doivent s'enraciner dans les valeurs originales de leur civilisation pour ensuite s'ouvrir aux valeurs complémentaires de la francophonie», dit M. Senghor. L'urgence: «arrêter les institutions de la francophonie afin de réaliser une symbiose.»

Serein quant à la culture africaine, Léopold Senghor pose un diagnostic autrement inquiet et pessimiste sur l'avenir politique et économique du continent. «J'ai toujours déploré le manque de démocratie depuis les indépendances. Mais il y a ce qui dépend de nous, et la responsabilité des pays développés.» Ce constat n'est cependant qu'une parenthèse pour un homme qui dit être arrivé en politique «par accident» et dont l'engagement «n'est pas politique mais culturel». L'ambition de Léopold Sédar Senghor, lorsqu'il étudiait à Paris, n'était pas de devenir chef d'État mais d'enseigner au Collège de France. Pour le célèbre octogénaire qui n'aspire plus, aujourd'hui, qu'à la reconnaissance poétique, «la francophonie est, doit être un nouvel humanisme».

Léopold Senghor est en cela très proche de son ami Edgar Faure, cet homme politique français qui dit de lui-même: «les régimes passent, moi je reste». Ou encore: «J'ai enseigné l'Histoire, j'ai écrit des livres d'Histoire, mais j'ai également fabriqué l'Histoire comme homme politique». Se référant au célèbre linguiste Ferdinand de Saussure, M. Faure associe étroitement (et forcément) pensée et langage. Le français c'est donc «non seulement une manière de parler, mais une manière de penser. La francophonie est un système de pensée».

Cette pensée sera celle de la liberté et de la fraternité. Français vient de *franc* qui signifie *homme libre*, explique Edgar Faure. Étymologiquement, la francophonie caractérise la franchise dans les deux sens que prend ce mot (liberté et sincérité). «Cette franchise doit être la nouvelle théorie, la nouvelle conviction de l'humanisme actuel, un humanisme de fraternité. Je voudrais qu'il y ait un grand mouvement de tous les peuples francophones pour que les hommes de la franchise professent au monde un système de pensée pour l'avenir, un système humaniste permettant d'assurer les Droits de l'Homme et de franchir la différence des ethnies et des modes culturels», dit Edgar Faure.

Nous n'avons plus guère l'habitude de ces tirades en faveur des Droits de l'Homme. Mais ce n'est pas, chez Edgar Faure, humanisme de parade: l'homme fut procureur (il est avocat de formation) au procès de Nuremberg en 1945 puis, avant de se rallier au général de Gaulle, député radical-socialiste de 1946 à 1958. Il n'est donc pas étonnant d'entendre, de la part de l'Académicien, que «la francophonie (la franchise) permet de faire la synthèse de toutes les sensibilités et de toutes les convictions des peuples francophones».

Un nouvel humanisme? Fort bien. Tous les pays francophones parviendraient-ils (sait-on jamais?) à se réunir sous cet idéal, il resterait un hic si la francophonie, même en aplanissant ses dissensions internes et ethniques, continuait de se revendiquer. Car «celui qui est en possession de tous les pouvoirs ne revendique jamais, il n'a pas besoin de revendiquer, il ne dit pas qu'il est différent. Vous avez déjà entendu les USA clamer leur différence?» interroge Madeleine Ouellette-Michalska. ■